

Mon expérience en atelier d'écriture :

Alors, pensez: un atelier d'écriture théâtrale!

Quelques mots pour vous décrire votre interlocuteur du moment dans l'espoir que cela vous éclairera quelque peu le récit qui suit.

Patate tardive: Je suis venu à l'écriture, comme au théâtre ou aux arts plastiques d'ailleurs, sur le tard. C'est à dire que longtemps, je suis resté étranger à ce que nous appelons « la culture », au sens artistique du terme. Je ne rêve pas depuis ma plus tendre enfance de devenir « artiste ». Non. J'ai voulu devenir marchand de glace, coiffeur à la mode, avocat et même évêque. Avec les copains du coin, je me contentais d'être un consommateur du tout venant : variétés musicales radio, formule J, ciné commercial, foot, filles, etc.

Je me situe donc à des lunes de l'enfant soudain inspiré par une vocation irrésistible ou poussé par ses parents persuadés d'avoir engendré un petit Mozart.

J'ai parfois dit que le hasard est l'acteur principal de ma tragi-comédie de vie. Le hasard et quelques rencontres déterminantes...

J'ai boudé les lectures imposées par l'école aussi longtemps que possible, rédigé des résumés sur base des vingt premières pages. Trois mois d'immobilisation à quinze ans m'ont amené à lire l'un ou l'autre Bob Morane jusqu'au bout. Bref, jamais, au grand jamais, je n'avais imaginé devenir comédien. Jamais, au grand jamais, je n'avais imaginé découvrir le plaisir d'écrire et encore moins à le partager via l'animation d'ateliers d'écriture. (Pour en arriver au sujet du jour.)

Est-ce que ceci explique cela? Y a-t-il un lien de cause à effet, de ce passé inculte à l'attachement que je ressens aujourd'hui à animer, à écrire? Et plus particulièrement pour les adolescents avec lesquels je collabore depuis bientôt vingt-cinq ans? Je l'ignore. Il y a du paradoxe dans l'air.

J'ai un jour entamé une intervention, lors d'un colloque sur le théâtre pour adolescents, en paraphrasant Kantor: le théâtral: « Qu'ils crèvent les ados! » - Les ados: « Qu'ils crèvent le théâtre! » Curieux croisement de points de vue de frères ennemis. Et mon expérience me dit que ce dialogue brutal mais non dénué de clarté pourrait tout autant concerner la lecture et l'écriture. Alors pourquoi vouloir les rencontrer sur un terrain qui semble miné? C'est une question qui me poursuivra encore. Une autre de la même catégorie: ne ferait-on pas mieux de leur foutre la paix, de garder nos passions pour nous? Ceux qui seront tentés y viendront d'eux-mêmes. Une autre qui donne des boutons: est-ce que cette volonté de collaborer ne tient pas d'un reste insoupçonné de prosélytisme?

On peut poser la contradiction autrement: Pourquoi un « acteur » (narcissique par définition, un peu, beaucoup, passionnément) qui cherche à plaire à son public, s'en va-t-il se confronter à des spectateurs a priori désintéressés? Quelle mouche, quelle piquette de mouche provoque ce Don Quichotisme déplacé?

Je n'ai toujours pas de réponse aujourd'hui. Heureusement. C'est peut-être ce qui me pousse à continuer.

Extrait d'une scène de Trente-deux/dix:

Egon rejoint Carla sur la rambarde.

Egon: Tu lis!!

Carla: ??

Egon: Attends... Tu lis comme pour lire, là?!

Carla: Hmm.

Egon: T'es pas obligée, quoi. Mais comment dire... ça te prend souvent?

Carla: Hmm. Méfie-toi, c'est contagieux.

Egon: Aucune chance, je suis vacciné à vie... Attends, lire je sais ce que c'est aussi.

Carla: Possible.

Egon: Combien de pages?

Carla: Quatre cent nonante-deux.

Egon: Shit! (...) Faut avoir tué pour mériter une condamnation pareille.

L'école peut-elle rassembler les conditions pour AIDER et DONNER À DECOUVRIR UN PLAISIR?

« Si les gens trouvent la sensualité la sensualité de l'écologie, ils changeront » (Coline Serreau)

Adaptée à l'écriture et à la lecture, voilà une parole qui traduit bien une direction que je donne à mon travail.

Ma trajectoire en théâtre jeune public aidant, j'ai surtout été appelé pour animer des ateliers destinés aux jeunes, en âge d'enseignement secondaire (et primaire, tout récemment). L'atelier écriture à l'école a ses avantages mais aussi de sérieux inconvénients. Une certaine fragilité en tous cas de par un positionnement particulier de l'animateur -puisque'il rencontre un groupe déjà formé – depuis des années – avec sa dynamique, ses rapports de force parfois difficiles à discerner. Dans ce cas, la présence d'un enseignant peut être utile au décodage. Mais dans ce cas, je ne peux m'empêcher d'être gêné aux entournures, je me sens coincé, pris en étau, utilisé et, c'est arrivé, roulé dans la farine par des participants plus rusés que moi.

Autre fragilité lorsque, pour la plupart, ils arrivent en animés obligés par l'école, ils sont persuadés qu'ils échapperont aux maths (un exemple un peu caricatural) mais qu'ils ne participeront pas à l'atelier. Ils sont présents, juste pour voir.

« J'aime pas ça, moi ! » « J'ai choisi mécanique, c'est pas pour écrire. »

Dans pas mal de cas, pour des jeunes qui se considèrent d'emblée comme étrangers au projet que je leur propose. Projet venu d'ailleurs, d'en haut.

(J'ai déjà eu le désagréable sentiment d'être appelé comme on appellerait un médecin, ou une autre espèce de sorcier pour des cas désespérés !)

- « Pourquoi vous nous faites écrire, nous, 'Sieur ? »

- « Pour le plaisir » (Je raccourcis!)

La réponse leur paraît loufoque. Le plaisir d'écrire leur est inimaginable.

Je me rends vite compte qu'ils ignorent complètement ce qui les attend.

Ce qu'ils connaissent de l'écriture ? Nous le savons et c'est toujours de mise, et ce n'est pas caricatural : c'est la pénitence de l'orthographe, le souci de ne pas gaspiller de papier, en « remplissant » correctement chaque ligne, c'est avoir une écriture lisible. Et quelques exercices du genre : écrire à la manière de...

C'est à dire rien que des contraintes « techniques », un exercice vidé de sa substance et de son sens, de sa raison d'être. Tout comme pour le théâtre, les premiers rudiments qu'ils reçoivent touchant à l'accent, à se tourner vers le public, pour être entendu! Point. Comme ils ont à retenir une formule de mathématique sans en connaître l'application.

Je me rends tout aussi vite compte que l'attention portée à leurs écrits les étonnent, persuadés qu'ils étaient d'être nuls. Un étonnement qui encouragera certains à se lancer dans l'aventure, mais qui laissera les plus résistants vous examiner avec la méfiance accordée aux analystes et autres psys.

Enfin, il n'est pas rare non plus de comprendre qu'un étudiant s'investisse dans l'atelier pour répondre à des objectifs purement scolaires et étranger aux objectifs de l'atelier.

Une anecdote en guise de dernier obstacle: le dernier atelier qui m'est demandé à l'école m'est décrit comme un des projets proposés aux étudiants deux jours durant. Chic, un atelier avec des volontaires! J'engage donc l'opération en demandant à chacun ce qui l'a motivé dans son choix de l'atelier écriture. Résultat: huit sur dix étaient là faute de place à l'atelier photo.

Alors, malgré ces obstacles et fragilités évoqués, l'école peut-elle rassembler les conditions pour AIDER et DONNER à Découvrir UN PLAISIR? Je continue à penser que oui.

D'abord parce que je sais que les remarques ci-dessus sont partiales, qu'elles ne traduisent que l'une ou l'autre expérience, qu'elles ne tiennent pas compte de tous les enseignants qui s'efforcent d'aborder la lecture d'auteurs contemporains, qui s'efforcent de se former à l'animation, à la lecture à haute voix, etc. Et qui inscrivent leur atelier dans une démarche, un projet.

Oui aussi, lorsqu'il y a rencontre des objectifs. S'il y a désir de... Et ce désir peut se révéler facilement, par une simple présentation de l'esprit de l'atelier qui sera ouvert aux intéressés et qui ne sera pas l'objet d'une évaluation scolaire.

Oui, je sais que tout cela peut paraître évident. Pourtant mon expérience m'amène à dire qu'un atelier qui rassemble ces conditions en milieu scolaire reste rare.

Luc Dumont, Liège – septembre 2010